évocation et hommage à deux martyrs

Leur enterrement se déroula le jour suivant, en catimini, voire même, dirions-nous, clandestinement, au cimetière de Sidi M'hamed Amokrane, autour duquel les services de sécurité avaient au préalable déployé, dans une ambiance d'état de siège, un impressionnant dispositif militaire pour empêcher le public d'y assister. Dominant du haut d'une colline une partie de la ville, le cimetière de Jijel était situé dans le prolongement de la rue des Volontaires. Il se trouvait, par un hasard funeste, à moins d'une centaine de mètres des domiciles des familles endeuillées qui pleuraient les deux nouveaux chahids ! En vérité, de mémoire d'homme, on n'a jamais vu à Jijel d'obsèques aussi poignantes et bouleversantes.

C'est bien plus tard que le nom de l'artificier qui a confectionné et mis au point la bombe fut connu. Cette bombe, artisale et rudimentaire, était composée d'un mélange de poudre explosive et de bouts de ferraille, comprimés dans une boîte en fer. On a en outre appris que l'engin devait être placé, afin de provoquer le plus de dégâts possible, sous les escaliers de l'entrée principale de l'immeuble Sammit, laquelle donne directement sur l'avenue Vivonne, face à une petite station d'essence gérée par un Algérien. Mais les deux poseurs de la bombe, qui n'étaient pas connus comme des artificiers aguerris, ont été surpris par un dysfonctionnement subitement survenu dans le système d'allumage de la bombe. Pour éviter que cet engin qui menaçait d'exploser entre leurs mains ne provoque un carnage parmi les enfants innocents qui, comme d'habitude jouaient ce jour-là dans la rue, ils s'en débarrassèrent en le posant précipitamment au pied du mur du domicile d'un pied noir d'origine italienne, menuisier ébéniste de son état et connu dans le quartier pour sa lourde moto à side-car, de type militaire. Il va de soi que la défaillance technique inopinée survenue dans la bombe ne saurait, pour les raisons brièvement évoquées ici, être imputée aux défunts Kaddour et Nouredine. Il est tout autant incontestable que cet incident indépendant de leur volonté ne diminue en rien ni l'audace ni le patriotisme dont ils avaient tous deux fait preuve ce jour-là.

Mais qui étaient donc, dans la vie de tous les jours et dans ce quartier jusqu'alors sans histoire, ces deux poseurs de bombe ? Fils authentiques de Jijel, ils habitaient avec leurs parents dans leurs modestes maisons familiales respectives, situées l'une en face de l'autre, en haut de la rue des Volontaires. Quand Kaddour et Nouredine furent assassinés, ils sortaient à peine de l'adolescence et étaient en train de devenir de jeunes adultes. Ils étaient de la graine de ceux qui sont «amoureux de vivre à en mourir», pour reprendre un vers de *Strophes pour se souvenir* d'un poème d'Aragon, composé en 1955, en hommage aux Partisans fusillés par les Allemands en 1944, à Paris. En 1959, Léo Ferré fera de ce poème l'une de ses plus belles chansons.

Kaddour et Nourdine étaient de jeunes gens tout à fait normaux, dirait-on aujourd'hui. En tout cas, ils étaient semblables à leurs camarades de quartier, qui avaient leur âge à une ou deux années près. Ils faisaient partie d'une petite bande de jeunes liés les uns aux autres par une solide amitié. Une amitié saine et sincère ! Nombreux et agréables étaient les moments de convivialité qu'ils ont partagés ensemble ! Inoubliables sont les souvenirs d'enfance et de jeunesse qu'ils ont en commun ! Enfants, l'un des jeux préférés de la bande était la course sur des «roulements à billes» qui les menait tantôt sur la route du «5e», tantôt sur celle de l'Oasis», du côté de l'usine de liège «Armstrong», ou encore sur celle de «l'aéroclub» ou du site naturel bordé par la mer et appelé «Rabta», où l'on pouvait voir en ce temps-là quelques vestiges d'un comptoir phénicien.

Ces escapades effrénées étaient pour eux l'occasion à la fin des vendanges de grappiller dans les vignobles de la ferme Grisoni située à la sortie est de la ville, sur la route de Constantine, ou de ramasser les petites pastèques abandonnées après la récolte saisonnière, dans les champs de la ferme Piazza, située à la sortie ouest de la ville, sur la route de Béjaïa.

Ce groupe de jeunes étaient par ailleurs fans des films western que les trois salles de cinéma de jadis – Variétés, le Rio et le Glacier dont deux pouvaient être converties en salles de théâtre ou en salles de concert — projetaient à tour de rôle... Ils jouaient entre eux aux cowboys et aux Indiens, organisaient des chevauchées épiques, mimaient des combats avec des révolvers en bois qu'ils bricolaient. Ils vivaient leur propre film imaginaire dans un Far West fantasmé, situé dans ce qu'on appelait «l'djebl», entre le petit Mausolée du cimetière de Sidi M'hamed Amokrane et les restes d'As-saa (horloge), ou plus exactement les vestiges d'une grande Tour-Vigie et Horloge, qui fut détruite lors d'un raid effectué durant la Seconde Guerre mondiale par la Luftwaffe contre les forces anglo-américaines positionnées à Jijel. Adolescents, ils organisaient avec les autres fous du football originaires d'autres quartiers des parties avec en guise de ballon une «deboukha» confectionnée à l'aide de vieux papiers froissés et compressés puis entourés de bandes de chiffons lacérés. Leurs parties de foot se déroulaient sur un grand terrain vague dit «Cinzanor» parce qu'il y avait là un gigantesque panneau publicitaire reproduisant le nom d'une boisson alcoolisée. En face de ce terrain de jeux se dressait, altière et sévère, l'école Madrassat El Hayat, une fondation culturelle qu'avaient créée des anciens de Jijel, fidèles disciples du cheikh Abdelhamid Ben Badis. Beaucoup de jeunes qui, comme eux, allaient jouer au foot à Cinzano ont fréquenté cette école pendant leur enfance. Le football, fut-il pratiqué avec des pelotes faites de papier journal et de chiffons, n'était pas considéré comme incompatible avec l'éducation et la culture. Cheikh Ben Badis n'était-il pas le fondateur du MOC, la plus célèbre équipe de foot de Constantine ? Jijel n'avait-elle pas, en ce temps-là, trois équipes de football : la JSD et l'USMD, la troisième étant le Sporting Club de Djidjelli, association sportive formée et dirigée par des pieds-noirs ! Rappelons que la ville de Jijel avait aussi une salle omnisports où les amateurs de boxe et de gymnastique pouvaient s'entraîner et s'adonner à leur sport favori. La ville avait son équipe de boxeurs, son équipe de natation et une autre de coureurs cyclistes qui se produisaient dans leur ville et participaient à des compétitions régionales…

Les adolescents aimaient aussi aller ensemble en promenade à vélo le long de la côte ouest, jusqu'à l'incomparable plage d'Andreu et sa merveilleuse petite île, toutes deux situées à proximité d'El Aouana (Cavallo) ou bien jusqu'à la piste d'atterrissage réalisée durant la guerre par l'armée américaine à El Achouat, près de Taher. Ils louaient leurs vélos d'occasion chez le marchand et réparateur de cycles, dont l'atelier était installé rue des Volontaires. Ils payaient la location de ces vélos avec l'argent des étrennes que leurs parents et les autres membres de la famille leur donnaient à l'occasion de certaines fêtes religieuses, au cours desquelles les pères de famille, accompagnés de leurs enfants, rendaient traditionnellement visite aux proches pour leur présenter leurs vœux et leur souhaiter une bonne fête. Ces longues promenades à vélo donnaient lieu par intermittence à des courses-poursuites et à quelques pointes de sprint au cours desquelles chacun se prenait pour Fausto Coppi, Hugo Koblet ou Louison Bobet, ces mythiques champions cyclistes dont ils suivaient les exploits sur les tableaux d'affichage de l'incontournable kiosque de *Da* Messaoud ! Mais l'endroit que ces garçons aimaient le plus dans leur enfance, c'était «Al Bghidra», une sorte de petit bassin naturel situé en bord de mer, à mi-chemin entre le cimetière chrétien et la cité «Bon marché». C'était là qu'ils se rendaient, au grand dam de leurs parents, pour se baigner. C'était là qu'ils avaient tous appris à nager à force d'y barboter, sans le recours ni le secours d'aucun maître nageur mais en s'entraidant et en s'encourageant mutuellement ! Après le passage obligé par Al Bghidra, rite initiatique pour tout jeune apprenti-nageur, l'enfant, une fois son apprentissage achevé, pouvait accéder, aux côtés de ses aînés, aux lieux dits «les 4 coins», «les 400» et encore «es-slassel», un bout de plage éloigné et situé à l'extrémité de la grande plage du Casino. Tous se rendaient en groupe en ces endroits, très agréables au demeurant, plusieurs fois par semaine durant l'été, et s'y baignaient en toute liberté et quiétude. En ce temps-là, il faut s'en souvenir, l'accès de la belle et grande plage du Casino (aujourd'hui plage des Kotamas) était réservé aux Européens qui y avaient dressé des barrières faites de fils barbelés, pour se prémunir de toute promiscuité avec les indigènes.

Ces barrières étaient la preuve flagrante du caractère foncièrement raciste et discriminatoire du système colonial, qui ne parlait d'égalité, d'intégration ou d'assimilation, que lorsqu'il était acculé dans ses derniers retranchements, par la montée en puissance des revendications nationalistes et par la recrudescence des actions patriotiques.

Au lecteur que ces rappels de souvenirs empreints de nostalgie pourraient de prime abord laisser croire que la jeunesse d'alors était insouciante et ignorante de la situation dramatique dans laquelle la population se débattait, disons-le tout net : la vérité était tout autre ! La jeunesse n'était ni déconnectée de la réalité, ni inconsciente de la gravité des évènements qui se déroulaient dans le pays, ni ignorante des drames et des tragédies qui déchiraient son peuple, et moins encore insensible aux malheurs qui accablaient les plus humbles. On ne saurait terminer cette évocation et cet hommage, sans souligner une fois encore le patriotisme et le courage dont ont fait preuve les deux martyrs Kaddour Boumezrag et Nouredine Lazieb. Avant le jour fatidique où la guerre les a subitement happés et où la mort les a brutalement et cruellement ravis à l'affection des leurs, nul ne pouvait deviner qu'ils allaient inscrire leurs noms dans la longue histoire de la résistance du peuple algérien au colonialisme et les graver pour toujours sur la liste des chouhada de la glorieuse lutte de Libération nationale.

La réalité et la vérité d'un peuple se manifestent le plus souvent dans ses individus les plus humbles, ou pour reprendre la belle expression d'un écrivain français, elles se retrouvent chez «les petits, les obscurs, les sans-grades». Telle fut la courte vie de Kaddour et de Nouredine. Tel a été leur destin.

Il y a plus de 60 ans, leurs «âmes apaisées ont rejoint leur Créateur, satisfaites et agréées, et sont entrées avec Ses autres serviteurs dans Son Paradis» (Coran, Sourate El Fadjr-traduction). Il appartient à ceux qui les ont connus de mettre leur souvenir à l'abri de l'oubli et leur mémoire hors de portée des outrages de l'écume du temps.

Z. S.

Quand Kaddour et Nouredine furent assassinés, ils sortaient à peine de l'adolescence et étaient en train de devenir de jeunes adultes. Ils étaient de la graine de ceux qui sont «amoureux de vivre à en mourir», pour reprendre un vers de Strophes pour se souvenir d'un poème d'Aragon, composé en 1955, en hommage aux Partisans fusillés par les Allemands en 1944, à Paris. En 1959, Léo Ferré fera de ce poème l'une de ses plus belles chansons.

On ne saurait terminer cette évocation et cet hommage, sans souligner une fois encore le patriotisme et le courage dont ont fait preuve les deux martyrs Kaddour Boumezrag et Nouredine Lazieb. Avant le jour fatidique où la guerre les a subitement happés et où la mort les a brutalement et cruellement ravis à l'affection des leurs, nul ne pouvait deviner qu'ils allaient inscrire leurs noms dans la longue histoire de la résistance du peuple algérien au colonialisme et les graver pour toujours sur la liste des chouhada de la glorieuse lutte de Libération nationale.